

Le Soir
3.I.2001

« La Divine Comédie » sauce chili

De l'enfer au paradis, Roberto Gac réécrit le chef-d'œuvre de Dante

ALAIN DELAUNOIS

Non, nous n'imposons pas à Roberto Gac la camisole de force et ne l'asseyons pas d'office aux premières loges des « Fous littéraires » d'André Blavier. Car pour être folle et érudite, son entreprise n'en échappe pas moins aux strictes classifications du chercheur verviétois, et vient s'aventurer, de manière fort réjouissante, en territoire romanesque.

Imaginez d'abord un médecin indien du Chili (au XX^e siècle) affirmant qu'il est la vivante réincarnation du merveilleux Dante Alighieri (du XIII^e) et que le livre qu'il vous tend, s'il porte bien comme titre « La Guérison », n'en est pas moins la nou-

velle « Divine Comédie » que le troisième millénaire attendait.

Imaginez encore, si notre Indien est bien le Dante du Chili, que sa Béatrice est une beauté yankee comme son père, le justement nommé Big Boss, qui dirige depuis l'American Paradise un conglomérat de communication et de business à l'échelle planétaire. Imaginez enfin que toute cette affaire passablement alambiquée chahute les siècles, les langues et les continents, et méritait à son chevet un psychiatre au fait des mœurs littéraires : il porte le nom de Virgile.

On aura d'emblée saisi que Roberto Gac, écrivain chilien qui s'est lui-même frotté à la médecine au point d'en sortir le « Portrait d'un psychiatre incinéré » (La Différence, 1999), n'a pas choisi la voie de la sagesse, mais

celle de la démesure polyphonique. « La Guérison » se présente en deux volumes — ce qui n'en facilite pas la lecture. On tient le roman dans une main, et un supplément dans l'autre, qui contient la traduction française des textes qui, dans le roman (première main) sont écrits en italien, en castillan, et en anglais (si vous suivez toujours).

Il eût été plus simple, et peut-être pas moins poétique, de nous donner tout ça en bloc, dans notre bonne langue d'oïl à la française, d'autant que celle de Gac pourrait légitimement se revendiquer de l'apport linguistique et philosophique du plus célèbre natif de La Devinière, François Rabelais. Mais n'est-il pas naturel, pour un Indien métis né à Temuco, capitale de l'Araucanie, région australe du Chili, de ne

pas connaître l'italien ? Et quel effort considérable que d'accepter d'être Dante Alighieri, le génial Florentin !

Rocambolesque histoire pour polyglottes patentés, surtout, dont la langue indienne (non traduite, elle), n'est pas le moindre des attraits : au lecteur d'imaginer le lexique amoureux araucan, de trouver la félicité auprès du *chrochrolli* de Béatrice, de savourer la douceur de son *illi* et le plaisir partagé à se faire *huenchutrùn* et même *nudotùn*, quitte à devoir recourir au *nguapitùn* lorsque l'indélicate refuse avec mépris le mariage, malgré toute la considération qu'elle porte au *punùn* de son amant.

Crime impardonnable, Béatrice rejette son nouveau Dante pour rejoindre une secte. La Société

des Hommes Célestes entend bien imposer au monde une langue — pas du tout rabelaisienne — et une pensée uniques. Satire endiablée du monde moderne, citations détournées et cocasses, démythification d'un chef-d'œuvre littéraire — Béatrice n'était plus vierge à treize ans, elle était bête comme ses pieds, la « Divine Comédie » a eu plus d'une séduisante dédicataire, la politique et les gros sous gouvernement, au Moyen Âge comme aujourd'hui —, « La Guérison » est un roman ingénieux et ripailleur, qui prouve une fois encore qu'en littérature, l'inter-textualité surpasse sans complexes les hyperliens informatiques. ●

Roberto Gac, « La Guérison », La Différence, 2 volumes de 312 et 107 pp., 998 F les deux (24,74 €).